

Du bon usage de la métaphore

L.B. 20/3/20

Sécurité devant la maladie selon la métaphore militaire d'une médecine toute puissante et d'un pouvoir médical prétendument sans bornes. Respect du choix du consommateur selon la métaphore du marché qui conduit à remplacer le langage des soins, de la compassion et de la solidarité par le langage de la rentabilité économique. Quel que soit le chemin, le patient apparaît déboussolé par des inquiétudes apparemment contradictoires : acharnement ou abandon thérapeutique

LUC MICHEL
CHIRURGIEN

Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores et d'expressions figurées pour se faire entendre", écrivait Rousseau. Les métaphores sont des trajets d'une rive sémantique à l'autre. Par nature, elles boitent. Par essence, elles jettent une lumière sur le point de départ de la traversée. Si dans notre monde rationnel l'instinct de la métaphore s'en va, s'en va aussi la civilisation, car nous ne faisons plus de parallèles, nous ne traçons plus de comparaison : une chose est une chose et nous ne sommes plus à l'affût dans un monde changeant.

Les métaphores sont souvent associées à des modèles. Par exemple, dans la relation patient-médecin, le médecin peut être appréhendé à travers la métaphore du père ; le patient à travers celle de l'enfant, et leur relation être interprétée à travers du modèle du paternalisme. Les critiques ciblant ce modèle ne peuvent empêcher que la signification des mots n'évoque l'image sensible et naturelle d'une simple vérité, à savoir : l'irréfragable intersubjectivité de la relation entre soigné et soignant. Intersubjectivité qui,

loin d'être un concept à la mode, n'est peut-être que cette quête de la relation idéale à la lumière de quelques principes et valeurs pérennes disparaissant et réappaissant comme le feuillage de l'arbre.

Les métaphores peuvent être vivantes ou mortes, selon qu'elles illuminent ou non ce qui se passe ou ce qui devrait se passer. Au cours des dernières décennies, la métaphore paternaliste s'est mutée en métaphore militaire d'une médecine toute puissante et d'un pouvoir médical prétendument sans bornes, qui a fini par convaincre le citoyen que la mort n'est plus un scandale métaphysique mais une erreur, ou pire, une faute de la médecine. Cette métaphore atteint le seuil de l'analogie quand on en arrive à désigner le médecin hospitalier par "house officer" en Grande Bretagne. Est-ce si innocent de parler de théâtre des opérations, d'arsenal thérapeutique, de frappes chirurgicales, de dommages collatéraux pour les effets secondaires des traitements. À quand le dérapage sémantique, à quand le camouflage verbal qui après le Kosovo fera désigner les chimiothérapies ultimes comme des "bombardements humanitaires" ! Non tout cela n'est pas innocent : la médecine s'adjuge trop souvent des droits sur le symbolique qu'est le langage, autant dire sur la cons-

science des patients dont elle régente les corps.

Mais les responsables du marché se livrent au même détournement du langage et ne s'embarrassent plus des faux-semblants auxquels s'obligent encore les politiques. C'est ainsi qu'en médecine nous sommes entrés dans l'ère de la métaphore du marché qui conduit à remplacer le langage des soins et de la compassion, de l'équité et de la solidarité par le langage de la rentabilité économique. Qu'on le veuille ou non, cette métaphore et les intérêts qu'elle véhicule se répandent de façon sournoise à tous les échelons de la pratique des soins. Les actes médicaux sont des pertes sèches pour la société ; le patient est un consommateur de soins ; le médecin est un produit à offrir et le fournisseur des seuls soins ayant été décrétés "médicalement utiles", car présentant le meilleur rapport coût-efficacité pour la gestion du risque (financier bien évidemment) et, autorisé à peser, en amont, sur les consommateurs et, en aval, sur les fournisseurs. Poursuivons cette métaphore car le danger

existe déjà, dans un système de soins géré selon la seule rationalité économique, de voir inclure un maximum de patients en bonne santé par l'écroulement (creaming) des bons risques, et de voir réduire au minimum le contingent de patients gravement tarés par la pratique du largage (dumping). Dans un tel système, les personnels de santé s'occupant de patients tarés seront pénalisés, la seule règle étant de réduire les pertes. Cette métaphore aboutit alors au dogme selon lequel l'humainement valable se résumerait en fin de compte à l'économiquement rentable. À ce stade, il n'y a plus qu'un pas à franchir hypocritement pour que l'euthanasie larvée pour raison économique devienne socialement souhaitable, pour que la meilleure loi sur le droit du patient de choisir sa mort n'évolue, en fonction du contexte socio-économique, vers une référence normative l'obligeant à accomplir son devoir de choisir sa mort.

Ce trajet métaphorique jette une lumière crue sur l'appréhension de la médecine qui vient peu à peu aux patients tant par les

sens que par l'esprit. La médecine appréhendée selon la métaphore militaire fait apparaître le médecin comme soignant agressivement, comme ayant foi dans les vertus des frappes chirurgicales et de la haute technicité au point d'en oublier les dommages collatéraux. Cela conduit le patient à craindre de devenir l'objet d'acharnement thérapeutique et à déclarer : "Ne vous acharnez pas". Quant à la métaphore du marché, elle fait apparaître les soucis de rentabilité et d'épargne des ressources comme devant être prioritaires par rapport aux soins et à l'équité dans leur distribution. Cela conduit le patient à craindre de devenir l'objet de soins suboptimaux et à formuler sa crainte par le "Ne nous abandonnez pas". Mais si ces deux métaphores sont parlantes descriptivement, elles restent problématiques normativement. Le débat actuel sur l'euthanasie en est la démonstration, puisque le point d'aboutissement de notre traversée métaphorique nous ramène, quel que soit le chemin emprunté, au patient déboussolé par des inquiétudes apparemment contradictoires : acharnement ou abandon thérapeutique. Ne soyons pas présomptueux, quoique l'on inscrive dans un texte de loi, la norme ne collera qu'imparfaitement à la description, à la perception et au vécu

d'une réalité incontournable : la fin de vie et la façon de l'assumer.

Une métaphore peut être utile sur le plan pédagogique, mais en gardant à l'esprit que son adéquation à la réalité ne se fait que par rapport à l'une ou l'autre parcelle de cette réalité. La métaphore reste, dès lors, complexe sur le plan du perçu et subtile sur le plan du vécu. Si elle peut contribuer à la réflexion normative pour aider à guider l'être et le faire, il faut cependant lui incorporer une bonne dose de considérations morales. Par exemple, la survie - ne fusse que pour quelques jours ou quelques semaines - passe par l'altruisme et donc par l'échange. L'échange est un besoin vital qui constitue le principe même de l'humanisation et qui ayant imprégné l'homo sapiens, lui a fait découvrir progressivement la solidarité entre celui qui a et celui qui est dans le besoin. L'homo sapiens a éprouvé plus que le désir de simplement sentir, voir, entendre ou consommer : il a ressenti le besoin de partager. Pour ce faire, il est passé de l'intuition à la connaissance, de la connaissance à la pensée, de la pensée au langage. Et pour peu qu'il ait eu de chaleur dans l'esprit, a eu besoin de métaphores et d'expressions figurées pour se faire entendre. Où en sommes-nous ?

Arsenal
thérapeutique,
frappes
chirurgicales,
dommages
collatéraux...